

*AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de solidarité ou de soutien.*

---

Sylvie Laurent  
Martin Luther King, Une biographie intellectuelle et politique  
Éditions du Seuil 2015  
380 pages

## Prologue

---

Aujourd'hui encore, les écoliers américains récitent ce credo émouvant et mémorable : « Je fais le rêve qu'un jour sur les collines rouges de Géorgie, les fils des anciens esclaves et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité (...) Je fais le rêve que mes quatre jeunes enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau mais sur la nature de leur caractère. Je fais aujourd'hui un rêve ! Je fais le rêve qu'un jour au fond de l'Alabama, où les racistes sont des brutes, où le gouverneur a la bouche pleine des mots « interposition » et « nullification » (procédure d'invalidation d'une décision de justice), qu'un jour, là en Alabama, les petits garçons noirs et les petites filles noires pourront se prendre par la main avec les petits garçons blancs et les petites filles blanches comme des frères et sœurs. Je fais aujourd'hui un rêve ! »

Martin Luther King, désormais érigé au rang de Père fondateur de la nation (dès 1983, un jour férié lui est consacré) ne peut qu'annoncer et peut-être même incarner cet accomplissement prophétique.

Si l'expiation nationale avait un visage, elle aurait celui du mémorial de Martin Luther King Jr., sis depuis octobre 2011 dans l'allée des grands hommes, dans le parc de Potomac Ouest, Panthéon solennel où King est entouré par le mémorial de Thomas Jefferson et celui de Franklin Delano Roosevelt. L'exigence qui se dégage de la silhouette de granit blanc, bien plus pierre d'attente que pierre de l'espoir, est donc ensevelie sous la réécriture commémorative. Le regard panoptique qu'elle tourne vers l'Amérique semble sans objet, ne scrutant ni Jefferson le propriétaire d'esclaves tel qu'initialement prévu ni le visiteur. (...) La réduction du combat d'un dissident au rang de rêve suppose que l'on prive le plaidoyer de ses griffes et qu'on feigne de le lire comme la fiction d'un avenir radieux.

Le dilemme de l'esclavage ne se résout qu'au terme de quatre années d'un conflit sanglant et fratricide, inévitable pour régler l'aporie. (...) La Guerre civile connut ses charniers, son sectarisme, ses tribunaux d'exception et ses fractures culturelles irréductibles.

620 000 hommes périrent pour l'idée qu'ils se faisaient de la liberté américaine. Le sud du pays, qui refusait coûte que coûte que liberté et égalité s'appliquent aux Noirs, fut vaincu, ravagé, occupé militairement, et les esclaves ne furent libérés de leurs chaînes que par le décret d'un président doté de pleins pouvoirs. (...) L'esclavage fut aboli et les Noirs émancipés furent enfin reconnus comme des citoyens de plein droit au lendemain du conflit par la modification de la Constitution. Karl Marx, qui suivait de près cette déflagration et témoigné de son soutien par une lettre personnelle à Abraham Lincoln, la qualifia de « moment révolutionnaire dont l'impact bénéficiera au monde entier ».

La longue révolution américaine, qui prend sa source dans la revendication d'égalité abstraite de tous les hommes, est désormais digne de ses principes. Mais la contre-révolution est à l'œuvre et, dès les années 1870, la réaction efface les progrès de l'histoire. Ce que l'on a appelé la période de Reconstruction, état d'exception visant à la rééducation morale du Sud esclavagiste mais aussi à une redistribution équitable des richesses, de la terre et du pouvoir politique en faveur des Noirs, s'évanouit faute de combattants. Le Sud, dont la richesse et surtout le poids politique lui octroient une voix prééminente à Washington, impose sa restauration raciale à un Nord timoré qui sacrifie les ambitions révolutionnaires d'égalité raciale sur l'autel de l'unité nationale.

L'insurrection menée par les Noirs américains lors de la période de résistance active dite « des droits civiques » et qui couvre une longue période de dissidence est donc le resurgissement d'une question démocratique irrésolue et toujours en suspens. Les textes de loi affirment une liberté virtuelle soustraite par les puissants. La révolution noire est donc l'une des rares dans l'histoire du monde à être loyaliste, appuyée sur la Constitution même du pays qui assujettit ses partisans.

La stratégie non-violente qui, des marches désobéissantes aux *sit-ins*, marque la décennie 1955-1965 correspond à cette dialectique paradoxale. (...) Le pasteur Martin Luther King Jr., qui porta la lutte noire pendant les quatorze années que dura son combat, obtint que la grande révolution nationale débutée en 1776 fût enfin accomplie lorsqu'en 1964 et 1965 les lois votées par le président Lyndon Johnson rendirent aux Africains-Américains leur pleine citoyenneté. La discrimination et la privation du droit de vote, qui avaient été vainement proscrites un siècle plus tôt au lendemain de la Guerre civile, sont combattues par l'État fédéral, qui ne laissera plus ses provinces du Sud agir à leur guise.

Par le mémorial albâtre inauguré par Barack Obama en 2011, on place donc Martin Luther King dans une logique mémorielle ambiguë : il est célébré aux côtés de révolutionnaires qui furent esclavagistes, comme la figure de leur rédemption, et comme celui qui parachève le mouvement émancipateur inévitable, eschatologique, qu'ils avaient inauguré. Il est fossilisé en icône de la communion nationale.

Dans ses essais et ses sermons, il expliquait que « la révolution noire est bien plus qu'une lutte pour les droits des Noirs. Les maux sont interdépendants, le racisme, la pauvreté, le militarisme et l'impérialisme. Ce sont ces fléaux, profondément enracinés dans notre société, qu'il faut abattre ». King n'était pas qu'un réformateur patient, embrassant la démocratie américaine (libérale et parlementaire) pour peu qu'elle accorde aux Noirs le droit de voter et de monter à l'avant des bus. Tout ceci fut obtenu au mitan des années 1960 et c'est là que la mémoire nationale veut le pétrifier. Le pasteur entendait que la justice véritable et la liberté réelle soient établies. Cela suppose pour lui, bien loin des principes sacro-saints des Pères fondateurs, la remise en cause de la propriété privée. Tout en ne transigeant jamais sur

l'impératif éthique de la non-violence, il voulait rebattre les cartes. « Qui possède les matières premières dans ce pays ? » interrogeait King, grand procureur d'un système corrompu par l'injustice. Il lui apparaissait clairement que le capitalisme portait en lui-même un ensauvagement moral et la captation des richesses par un petit nombre, condamnant la société américaine à subir le poison des inégalités sociales.

King croyait à la stratégie révolutionnaire de la convergence des luttes, mais au lieu de recourir à l'insurrection armée, mal primordial qu'il voulait extirper à la racine, les révoltés devaient désobéir à la loi, publiquement, par un soulèvement de masse et, par leur « contre-frottement », selon le mot de Thoreau, enrayer la machine. (...) C'est aux côtés des éboueurs de Memphis qu'il passa ses dernières heures, pour arracher le droit à la syndicalisation, la hausse des salaires et l'établissement d'un droit du travail décent. (...) Sa « Campagne des pauvres » de 1968, son dernier combat, visait à faire venir les pauvres, de toutes races et de toutes origines géographiques, sur les lieux du pouvoir pour obliger les puissants à renverser le *statu quo* politique, économique et social et à redistribuer le pouvoir selon un principe de justice. Cette marche sur Washington-là fut effacée de l'histoire officielle et de la biographie consensuelle du pasteur, intellectuel et militant américain.

Comment ne pas s'alarmer, écrivait-il en 1962, qu'ici aux États-Unis « 0,1% de la population dispose de 50% des richesses » ? (...) Théoricien de la justice sociale, par-delà race et classe, Martin Luther King opéra une extraordinaire synthèse entre christianisme, liturgie noire, non-violence, désobéissance civile et marxisme.

## Première partie

---

### Les initiations d'un révolutionnaire chrétien

Le sud des États-Unis est alors régi par une loi d'airain, dite « Jim Crow », qui orchestre les relations entre Blancs et Noirs selon une pratique raciste stricte et coercitive de ségrégation : non seulement les Noirs sont tenus à distance dans des espaces spécifiques et ne peuvent accéder équitablement aux services collectifs, du cinéma à la fontaine, mais leur assujettissement est la finalité de cette régulation sociale. Ainsi, seule une fraction des Noirs américains d'Atlanta jouit de l'environnement cossu de « Sweet Auburn », la grande majorité étant composée d'ouvriers peu qualifiés ou d'employés de maison parqués dans les taudis insalubres de la ville, tels Lightning ou Beaver Slide.

Le gouvernement fédéral s'était donc engagé à protéger la liberté nouvellement acquise des Noirs, en particulier au sud, mais les élus méridionaux sont influents et, pour s'assurer de leur soutien, les démocrates du Congrès ferment les yeux dès la fin des années 1870 sur leur refus obstiné d'appliquer la loi. Les descendants de planteurs ne peuvent plus « posséder » d'esclaves, mais ils détiennent toujours la terre et peuvent y enchaîner des travailleurs agricoles noirs, métayers misérables dont le salaire n'est que symbolique. Ces derniers ne possèdent ni leur toit ni leur mule, ils n'ont que leurs bras.

Atlanta est (...) parmi les premières villes du Sud à imposer dès 1891 des règles de ségrégation raciale strictes dans les parcs et les transports publics. Les Blancs ont droit aux sièges situés à l'avant et au milieu du tramway ; les Noirs, cantonnés à l'arrière, doivent céder leur place aux Blancs en cas d'affluence. Les écoles, dispensaires et quartiers noirs cessent de recevoir des financements publics indispensables à leur fonctionnement. La discrimination est inscrite dans les législations du cru. La servitude des Américains de couleur est réinstaurée

sous une forme à peine plus enviable qu'avant la guerre par l'organisation de leur subordination économique et sociale mais aussi la captation de leur droit de vote. La privation de leur liberté est justifiée par l'adoption d'une rhétorique obsessionnelle sur le danger que la présence des Noirs ferait peser sur la bonne société blanche et sur ses femmes en particulier, victimes potentielles de la lubricité bestiale dont on dit les hommes noirs animés. Maintenir les Noirs sous le joug revêt donc un caractère impérieux.

Le plus grand intellectuel noir du jeune XX<sup>e</sup> siècle (en un temps où « intellectuel noir » était un oxymore), W.E.B. Du Bois, fut nommé professeur à l'université de la -ville en 1896, accentuant encore le pouvoir d'attraction du lieu sur les esprits brillants de tout le Sud. (...) Plus encore, de nombreux étudiants choisissent le droit pour discipline et, une fois devenus avocats, beaucoup parmi eux rejoignent l'organisation de défense des droits des Noirs, la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP), cofondée par Du Bois en 1909, pour contester, devant les tribunaux, la légalité des pratiques racistes en vigueur.

Dans les espaces publics où Noirs et Blancs se croisent, dans les bus ou sur les trottoirs, il faut aux Noirs respecter une « étiquette » stricte sous peine d'être arrêtés ou molestés. Les yeux doivent être baissés, on répond « oui, monsieur » et l'on se dirige vers le fond du bus. Tous ces micro-gestes ont pour but de leur rappeler qu'ils ne sont que des citoyens de seconde catégorie.

Si la terreur et la violence ne sont pas venues à bout de l'esprit de résistance des Noirs d'Atlanta, c'est en grande partie grâce au rôle essentiel joué par l'Église noire. Cette dernière est certainement l'institution la plus matricielle de tous les mouvements de révolte contre l'asservissement des Noirs depuis des premiers Africains sur le sol américain au XVII<sup>e</sup> siècle. Seul ouvrage autorisé aux Noirs que l'on voulait maintenir illettrés, la Bible est la source d'une double émancipation : la parole du Christ et la promesse de Salut donnent la force d'endurer l'oppression, et l'alphabétisation qu'elle a autorisée libère des chaînes de l'ignorance. « Livre qui parle », comme le surnommaient les esclaves qui ne comprenaient son message qu'en déchiffrant les images et en se récitant des passages lus à voix haute, la Bible jouit bien sûr d'une position ambivalente : texte sacré des maîtres blancs, elle peut être utilisée pour renforcer leur domination et contraindre spirituellement les damnés de la terre d'Amérique à la passivité dans l'attente de l'au-delà. Mais par la force des métaphores qu'elle contient et le syncrétisme liturgique qui présidait à son interprétation, mêlant chants africains et sermons enflammés, la Bible devint noire et Jésus un Christ de couleur.

De son initiation au pastorat Martin Luther King Sr. (le père) sort convaincu que transmettre la parole du Christ n'a de sens qu'en l'appliquant à soulager la souffrance quotidienne des Noirs, non pas seulement leur souffrance spirituelle, mais aussi leur souffrance matérielle : les pauvres et les petits sont ceux des ouailles qu'il faut le plus aider. (...) La famille King, désormais composée de King Sr., Alberta et leurs enfants, Willie Christine née en 1927, Michael Luther Jr. en 1929 et Alfred Daniel en 1930, est une famille engagée.

Dès douze ans pourtant, Martin provoquait l'ire de ses instructeurs en questionnant l'infailibilité des Écritures et son besoin d'une lecture critique de la religion l'opposait à son père. De ce dernier, il rejette aussi les *revivals*, sermons par trop exaltés, ces cris, « trépignements » et cette musique omniprésente qui lui semblent relever de la sensiblerie et

constituer un spectacle caricatural et inutile. Il craint que les fidèles n'aient en réalité « plus de religion dans leurs mains et dans leurs pieds que dans leurs cœurs et leurs âmes ».

Entre la fin de la Guerre civile et la Première Guerre mondiale, l'Amérique entre dans un « âge d'or du capitalisme » (« *Guilded Age* ») qui voit dans le même souffle se construire des fortunes stupéfiantes et se développer un paupérisme brutal et inédit. Portée par les méthodistes, principalement blancs, une exigence nouvelle d'émancipation sociale et de reconnaissance des droits émerge au sein de l'Église protestante américaine. Des années 1880 à 1940, le christianisme social américain cherche à surmonter le spectacle tragique de la pauvreté, du chômage et des inégalités criantes de l'âge industriel en proposant une forme de rédemption collective, qui inclue la fin des injustices sociales. Le Tout-Puissant est notre père défendent-ils, mais tous les hommes sont nos frères. Ce n'est ainsi plus tant l'homme en tant que sujet individuel qu'il faut régénérer que la société qui, soumise aux lois du capitalisme et à l'urbanisation déshumanisante, n'est plus en accord avec les enseignements de Jésus.

La formation d'une gauche radicale aux États-Unis dans les années 1920 et 1930 est bien souvent méconnue et, contrairement à une idée répandue, il y eut un « socialisme américain », dont le destin fut inextricablement lié au combat de ces militants noirs pour l'égalité. (...) Bien sûr, le matérialisme athée et le déni des libertés individuelles sont des points de divergence essentiels entre chrétiens et marxistes dogmatiques. Mais, par une rhétorique comprise de tous de fraternité et de « communauté bien-aimée », les organisations socialistes et chrétiennes (protestantes et catholiques) se multiplient au début du XX<sup>e</sup> siècle. Un marxisme mâtiné de spiritualité religieuse sert à articuler une profonde critique de la société américaine. le plus grand syndicat américain avant les années 1930, Knights of Labor (Les « Chevaliers du travail »), fondé en 1869, est une organisation chrétienne. En croisade contre l'exploitation des masses, sept cent mille membres se voient comme les combattants d'une véritable foi chrétienne menacée par les mensonges du clergé et les ravages du capitalisme industriel.

Bien des Noirs du nord des États-Unis sont très tôt attirés par le marxisme révolutionnaire. Des intellectuels et des militants comme W.E.B. Du Bois, Hubert Harrison, Chandler Owens, A. Philip Randolph ou W.A. Domingo rejoignent le Parti socialiste dans les années qui suivent sa formation en 1901. Deux discours antagonistes s'opposent alors : si le chef du Parti socialiste américain, Eugene Debs, affirme qu'il faut certes soutenir la cause des Noirs, mais que « la lutte des classes n'a pas de couleur, nous n'avons rien de particulier à offrir au Noir...Le Parti socialiste est le parti de la classe laborieuse, quelle que soit la race », d'autres défendent une ligne plus nationaliste. Ils espèrent ainsi, comme l'affirmera Léon Trotski, que la lutte *spécifique* des Noirs américains sera le prélude à la révolution mondiale.

Le grand poète de Harlem Claude McKay, surnommé « le bolchévique noir », est ainsi séduit par cette dernière approche et, comme d'autres, s'inscrit dans le même souffle au syndicat multiracial à tendances anarchistes Industrial Workers of the World, créé en 1905, et à l'organisation nationaliste noire African Blood Brotherhood (ABB), fondée en 1919 à New York par le sympathisant communiste Cyril Briggs. Si ces deux figures sont d'origine caribéenne, ce sont les expatriés du Sud raciste, qui, réfugiés dans les cercles socialistes de New York, luttent à distance contre Jim Crow. le journal radical *The Messenger* est ainsi fondé par deux exilés méridionaux en 1919, année de la « terreur rouge » qui vit simultanément des émeutes raciales exploser dans de grandes métropoles comme Chicago et les milieux socialistes américains décimés par la répression gouvernementale et policière.

Les centaines de militants noirs qui sont chassés du Sud trouvent dans la parole marxiste, qui abomine autant le racisme que l'exploitation capitaliste, un message exaltant. Lovett Fort-Whiteman, natif de Dallas au Texas, est ainsi le premier Noir à rejoindre le Parti communiste des États-Unis (CPUSA). (...) Anarcho-syndicaliste, Fort-Whiteman adhère naturellement au syndicat intégré Industrial Workers of the World dès 1919. Le CPUSA, créé cette même année d'une scission avec le Parti socialiste, revendique bientôt plus de cinquante mille membres.

Une première brèche dans le mur de ce racisme institutionnalisé apparaît, on l'a vu, avec la formation en 1905 à Chicago de l'Industrial Workers of the World, dont les membres sont appelés Wobblies, syndicat internationaliste et anarchiste qui refuse la discrimination entre les travailleurs. Les Noirs y sont admis mais soumettre la question raciale à la logique de classe n'est pas aisé pour tous. Certains défendent comme Du Bois une union des travailleurs par-delà la race alors que d'autres, tel le socialiste new-yorkais et militant de premier plan Hubert Harrison, réclament la formation d'organisations syndicales exclusivement noires, qui, bien que chapeautées par le Parti socialiste, seraient autonomes. C'est dans cet esprit qu'est créé en 1925, à l'initiative du Parti communiste, l'American Negro Labor Congress (Congrès des travailleurs noirs américains). Son ambition est de formuler une rhétorique raciale compatible avec l'universalisme révolutionnaire.

La NAACP, à laquelle appartenaient tous les hommes de la famille King, conserve une ligne bourgeoise plutôt conservatrice. Cette image d'organisation modérée est pour les notables qui dirigent l'institution la clé de leur participation au débat public. Seules les églises noires (et dans une certaine mesure seulement) et elle-même échappent en effet à l'accusation de « communiste » devenue un stigmate irréparable, en particulier après le pacte germano-soviétique de 1939. Cette « rhétorique de la respectabilité » bourgeoise, particulièrement prégnante au Sud, est en effet une stratégie visant à contredire les stéréotypes racistes. Martin Luther King, rejeton de la classe moyenne noire d'Atlanta, en est un bon représentant, lui qui craint tant sur le campus de Crozer d'être identifié à la caricature du « nègre » véhiculée par Jim Crow.

Les petites gens trouvent dans le Parti communiste ou les syndicats socialistes un moyen de se faire entendre sans la médiation de l'élite noire éduquée, religieuse ou légaliste comme la NAACP. Cette dernière, dépassée sur sa gauche, maintient néanmoins sa prééminence et son centrisme. Elle obtient d'ailleurs des victoires remarquables devant les tribunaux. (...) Des critiques s'élèvent contre une stratégie politique trop favorable à la bourgeoisie. Parmi ces voix dissidentes, on retrouve le fondateur de l'institution, W.E.B. Du Bois, qui paie ses critiques par une démission forcée de ses fonctions de direction de la NAACP en 1948, ses sympathies socialistes mettant à mal la « posture de respectabilité » de l'institution.

Nombre d'employés idéalistes du New Deal ferraillant contre l'iniquité patente des transferts sociaux du jeune État-providence américain rejoignent le CPUSA (Parti communiste des USA), une fois désenchantés. Roosevelt n'a par ailleurs pas fait voter la loi interdisant le lynchage qu'il avait promise. C'est dans ce contexte de frustration et de profond désenchantement que se comprend le succès du Parti communiste dans le Sud à la fin des années 1930 et après la guerre. Toute la volonté affichée du Front populaire américain de promouvoir l'égalité raciale n'avait guère fait bouger les murs du système d'apartheid sudiste. D'une certaine façon, le raidissement du Sud après cette tentative d'intrusion du gouvernement fédéral avait encore détérioré le sort des Noirs. Plus que jamais pour les plus

engagés de ces derniers, il apparaît que l'assujettissement des populations noires par les puissants ne pourra être enrayé que par le renversement du système économique sur lequel le pays a construit sa prospérité.

La figure la plus importante à cet égard est le syndicaliste A. Philip Randolph, disciple de Du Bois. Persuadé comme ce dernier que la discrimination contre les Noirs est le fruit de la domination capitaliste sur les classes laborieuses, il défend à la fois un marxisme réformiste dit « lassalien » (en référence au théoricien socialiste allemand Ferdinand Lassalle) et une refondation profonde de la société américaine. (...) Persuadé que le salut des masses noires ne viendrait que d'elles-mêmes, Randolph devient en 1936 président du national Negro Congress et désigne la lutte syndicale comme le principal vecteur de l'amélioration de la condition des travailleurs de couleur. Cette organisation, directement chapeautée par le Parti communiste, rassemble plusieurs centaines de représentants de la lutte des droits civiques de tout le pays, des syndicalistes blancs et noirs, des Églises et des intellectuels laïques, unis autour d'un message antifasciste à double sens : « non » au nazisme là-bas et « non » à Jim Crow ici. Lancée à l'université de Howard et déployée à Chicago et à New York, cette coalition aurait été l'avant-garde d'un véritable « Front populaire alternatif » capable de changer en profondeur l'Amérique si le pacte germano-soviétique de 1939 n'avait soudainement ruiné tout espoir de légitimité pour l'organisation d'obédience communiste. Le soutien du CPUSA à la guerre ajoute l'insulte à l'infamie pour des militants profondément pacifistes. Les Noirs américains se sentent trahis et, à quelques exceptions près et malgré le nouveau retournement de 1941 lorsque l'URSS entre en guerre contre l'Allemagne nazie, c'est de plus en plus hors de la zone d'influence des organisations communistes que leur sensibilité socialisante continue de s'exprimer, y compris dans les Églises qui demeurent des pôles de radicalité.

Randolph enjoint aux jeunes gens présents de s'engager en politique, parce que telle est la responsabilité de ceux qui ont une éducation, mais surtout de s'engager aux côtés des masses car, « bien que pauvres en biens, elles sont riches dans l'esprit de révolte ». « Là réside le pouvoir », avec le peuple, martèle le socialiste, qui érige l'Inde de Gandhi en modèle à suivre.

En 1951, toujours étudiant à Crozer, Martin livre dans un de ses devoirs écrits une opinion surprenante dans un contexte de maccarthysme virulent mais qui se comprend à la lumière de la tradition d'insoumission dont il est l'héritier. Bien sûr l'athéisme du marxisme est pour lui, désormais pasteur, fondamentalement inacceptable. Mais c'est une critique entièrement profane et surtout extrêmement nuancée qu'il articule dans cet essai : « Karl Marx, le philosophe et économiste allemand, a affirmé que le capitalisme portait en lui le germe de sa propre destruction. Il y a une erreur évidente dans cette déclaration. L'erreur est qu'il limite ce point au capitalisme, donnant l'impression que d'autres mouvements sociaux ne portent pas également la semence de leur propre destruction. Le fait est que toute institution sociale porte le germe de sa propre destruction. (...) Maintenant, après avoir admis qu'il y a une erreur dans la déclaration de Marx, ne pouvons-nous pas lui reconnaître quelque vérité ? Je pense que si. Je suis convaincu que le capitalisme a fait son temps en Amérique, et pas seulement en Amérique mais dans le monde entier (...) Il n'a pas réussi à répondre aux besoins des masses. Il suffit de regarder les phénomènes profonds de notre société. Il y a incontestablement une révolte de la part de celui que Marx nomme le « prolétaire » contre la bourgeoisie. Partout où nous nous tournons, nous sommes confrontés à des bâtons et à une demande pour une médecine socialisée. En fait, qu'y a-t-il de plus socialiste que l'impôt sur le revenu, la Tennessee Valley Authority ou le National Resources Board ? Ce qui va se passer, c'est que les travailleurs vont devenir si puissants (...) qu'ils parviendront à placer l'un des

leurs à la Maison Blanche. Je ne dis pas qu'il y a un mouvement conscient vers le socialisme, pas même de la part des travailleurs : c'est une évolution certainement inconsciente. Mais une claire prise de distance à l'égard du capitalisme se dessine. Ce dernier est un peu dans la situation d'une équipe de football en train de perdre le match et qui tente le tout pour le tout pour survivre. »

Son père exprimera d'ailleurs des inquiétudes devant l'expression de telles idées par son jeune fils, lui qui croit à la promesse américaine de l'ascension sociale par la libre entreprise et à la réussite individuelle loin de toute entrave de l'État.

« Pendant les vacances de Noël 1949, j'avais décidé de consacrer mes loisirs à la lecture de Karl Marx pour essayer de comprendre l'attrait qu'exerçait le communisme sur tant de gens. Pour la première fois, j'ai soigneusement étudié *Le Capital* et le *Manifeste du parti communiste*. (...) Je rejette leur interprétation matérialiste de l'histoire. Le communisme, tel qu'il se veut, c'est-à-dire séculier et matérialiste, ne fait aucune place à Dieu. Cela, je ne pourrai jamais l'accepter. (...) Deuxièmement, je désapprouve avec vigueur le relativisme éthique du communisme. (...) Presque tout – la force, la violence, le meurtre, le mensonge – peut servir de moyen justifié à une fin « millénariste ». Ce genre de relativisme est détestable à mes yeux. (...) Troisièmement, je suis opposé au totalitarisme politique du communisme. Dans le communisme, l'individu se retrouve assujéti à l'État (...) et, bien que provisoire, il est une fin en soi. (...) Le droit d'expression, la liberté de vote (...) sont tous limités. L'homme n'est pas fait pour l'État, l'État est fait pour l'homme. Pourtant (...) certains de ses aspects me paraissent stimulants. (...) Marx a soulevé quelques questions fondamentales. Je m'étais senti profondément préoccupé, dès l'adolescence, par le gouffre qui se creuse entre la richesse superflue et le dénuement intolérable. Aussi la lecture de Marx m'a-t-elle fait percevoir mieux encore l'existence de ce gouffre. Si le capitalisme moderne américain a considérablement réduit le fossé, grâce à des réformes sociales, on a encore besoin d'améliorer la distribution de la richesse. Par ailleurs, Marx nous a mis en garde contre le danger que constitue le profit quand cette motivation est l'unique fondement d'un système économique : le capitalisme fait courir aux hommes le risque de ne s'intéresser qu'à leurs moyens d'existence au lieu de penser à donner un sens à leur existence. (...) Aussi le capitalisme peut-il conduire dans la pratique à un matérialisme aussi pernicieux que le matérialisme enseigné par le communisme... Dans la mesure où il a dénoncé les faiblesses du capitalisme traditionnel, favorisé par une prise de conscience résolue des masses et stimulé la conscience sociale des Églises chrétiennes, j'y ai répondu par un oui décidé. Ma lecture de Marx m'a aussi convaincu du fait que la vérité ne réside ni dans le marxisme ni dans le capitalisme traditionnel. L'un et l'autre contiennent une vérité partielle. Tout au long de l'Histoire, le capitalisme n'a pas su voir la vérité que contenait l'entreprise individuelle. (...) Le Royaume de Dieu ne se fonde ni sur la thèse de l'entreprise individuelle ni sur l'antithèse de l'entreprise collective, mais sur une synthèse qui concilie les vérités contenues dans l'une et dans l'autre. »

Comme en Pennsylvanie, il a l'image d'un « playboy » qui n'a aucun mal à concilier activités ecclésiastiques et conquêtes féminines. Boston, et en particulier le South End où il réside un temps, abrite un nombre croissant de clubs de jazz, de restaurants et de *dancings* où la culture noire s'épanouit de plus en plus. Malgré plusieurs amourettes, Martin semble particulièrement décidé à trouver une compagne. (...) Il choisit de demander sa main à Corletta Scott, fille d'un fermier de Marion, dans l'Alabama, dont le niveau culturel n'est pas à la hauteur d'une famille de lettrés d'Atlanta. (...) Leur correspondance riche est révélatrice de ce qui forgera le socle intellectuel et moral de leur engagement commun. Leur couple est



en effet d'emblée placé sous le signe du combat politique et Coretta joue dès 1952 un rôle crucial dans l'éclosion et la destinée d'un homme appelé à parler *des* et *aux* opprimés. « Il savait que le problème central de notre société était la question de la justice économique et de l'inégalité entre les possédants et ceux qui n'ont rien. Croyez-le ou non, mais il me parla ainsi dès nos premières rencontres... »

Martin répond longuement et tendrement à celle qui est désormais sa promise. (...) « J'imagine que tu sais déjà que je suis beaucoup plus socialiste dans ma théorie économique que capitaliste. Et pourtant je ne suis pas opposé au capitalisme au point d'en ignorer les mérites relatifs. Le système libéral a commencé avec une noble ambition, empêcher les monopoles commerciaux des nobles, mais, comme la plupart des systèmes humains, il a échoué, victime, victime de la chose même contre laquelle il s'était élevé. Donc, oui, aujourd'hui, le capitalisme a fait son temps. Il a créé un système qui prélève les biens vitaux des masses pour garantir l'opulence des puissants. (...) Les communistes soutiennent que les moyens justifient la fin. Donc s'il faut tuer un millier de personnes pour parvenir à une fin souhaitée, alors l'acte est moralement justifiable. Sur ce point, je suis en total désaccord avec le communisme. Des moyens destructeurs ne pourront jamais mener à des fins constructives. Je suis farouchement hostile à la structure métaphysique du communisme comme du marxisme. Ils se fondent sur ce qu'on nomme le matérialisme historique. Étant moi-même un idéaliste, plutôt (qu'un ?) matérialiste, je ne peux que rejeter Marx sur ce point. Il est un point cependant, que j'ai appris à la lecture de Marx et des livres comme le roman de Bellamy, qui est que la religion (peut ?) facilement devenir un outil aux mains de la classe moyenne qui l'utilise pour maintenir le prolétariat opprimé. Trop souvent, l'Église évoque un bonheur à venir dans « l'au-delà », oubliant totalement le présent ici-bas. En tant que théologien et étant profondément convaincu que la voie du Christ est le seul moyen pour assurer ici et maintenant le salut de l'homme, je vais essayer d'éviter de faire de la religion ce que Marx appelle l'« opium du peuple ». Bellamy, avec son excès d'optimisme, ne parvient pas à voir que l'homme est un pécheur, et que, même si on lui donne les meilleures conditions économiques et sociales, il sera encore et toujours un pécheur, jusqu'à ce qu'il soumette sa vie à la grâce de Dieu. (...) L'homme s'est révolté contre Dieu et, porté par ses ambitions humanistes, il a cherché en vain à résoudre son problème par lui-même avant de constater que cela l'avait mené au désenchantement.

## Deuxième partie L'âge de l'Histoire

Un million d'hommes noirs ont servi le drapeau et plus de la moitié d'entre eux appartiennent à la NAACP. (...) Un soldat noir en uniforme, qui rentrait chez lui en Caroline du Sud, utilise les toilettes publiques réservées aux Blancs. Il est roué de coups par le shérif puis arrêté et emprisonné, à nouveau battu, presque énucléé par la police, qui le présente semi-conscient à un juge. Il est condamné à 50 dollars d'amende. Le shérif tortionnaire est lui acquitté. L'affaire Isaac Woodard, du nom du soldat, suscite l'indignation du président Truman. (...) Le chanteur de gauche Woody Guthrie, qui écrit la chanson *The Blinding of Isaac Woodard* (« les yeux crevés d'Isaac Woodard »), dira de cet hommage bouleversant qu'il fut le titre le plus applaudi de sa carrière. Mais cet épisode n'est qu'un exemple de la « brutalisation » extrême des Blancs du Sud : dans l'année qui suivit leur retour, cinquante-six soldats noirs furent lynchés. (...) Dans *Black Boy* de Richard Wright, le narrateur exprime toute l'aliénation morale dont le Sud vous accable.

E.D. Nixon (le représentant de la section de la NAACP à Montgomery), recrute comme secrétaire une militante de longue date de la NAACP nommée Rosa Parks. Engagée depuis le début des années 1940 dans la lutte, elle travaille comme couturière et vit modestement aux côtés de son époux, Raymond Parks, barbier. Ce dernier est également un militant politique : il est non seulement membre lui aussi de la NAACP, mais, lors du procès des Scottsboro Boys, dans les années 1930, il fait clandestinement partie du comité de soutien en leur faveur, le National Committee to Save the Scottsboro Boys, chapeauté par le Parti communiste. En 1945, il subit le fiel raciste d'un chauffeur de bus de la ville (le même qui fera arrêter son épouse dix ans plus tard), qui l'oblige à redescendre du bus après avoir payé pour remonter par l'arrière. (...) Jo-Ann Robinson, Nixon et Parks réfléchissent depuis plusieurs mois à la meilleure stratégie pour obliger la municipalité à mettre un terme à l'humiliation que constitue le trajet en bus.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1955, en fin d'après-midi, de retour de sa journée de travail dans un grand magasin de la ville, Rosa Parks emprunte le bus qui la ramène chez elle comme tous les autres soirs. Elle paye son ticket et, comme deux autres passagers de couleur, s'installe dans la première rangée libre, qui est également la première rangée autorisée pour les Noirs. Des usagers blancs montent à bord et, devant l'absence de sièges disponibles, exigent – conformément au règlement – que la rangée occupée par Parks leur soit cédée. Si les deux autres passagers obtempèrent, Parks refuse de bouger. Les vociférations du chauffeur – un certain James Blake, réputé pour ses insultes sexistes et racistes – n'y changent rien et elle est arrêtée. (...) Le soir même, elle est libérée sous caution grâce à l'intervention immédiate de E.D. Nixon, qui a sollicité avec succès le soutien financier du couple Durr. La jeune femme, qui attendait elle aussi l'occasion de saisir les tribunaux pour contester la validité constitutionnelle de la ségrégation dans les bus de la ville, et qui avait été aux premières loges de l'affaire Claudette Colvin, est naturellement décidée à engager la lutte dans les jours suivants.

En réalité, le combat autour de Rosa Parks commence dès que la nouvelle de son arrestation est connue. Jo-Ann Robinson, qui avait déjà réclamé dans un courrier officiel au maire l'instauration de l'équité raciale dans les bus, se mobilise immédiatement. Dans la salle des professeurs de l'université où elle enseigne, elle imprime toute la nuit plus de cinquante mille tracts condamnant l'arrestation. Elle y lance un appel à tous les Noirs de la ville : qu'ils refusent de prendre le bus le lundi suivant (quatre jours plus tard) pour protester contre le traitement subi par Parks, connue de tous les militants de la ville. (...) La proposition de boycott d'un jour est immédiatement soutenue par Nixon et les militants les plus radicaux, mais les membres du clergé sont dubitatifs. (...) Dans un nombre significatif d'églises noires de Montgomery, bien des sermons du dimanche matin sont ainsi consacrés, par l'entremise de métaphores bibliques, à inciter les opprimés à s'élever contre l'injustice. (...) Aller à pied jusque chez son employeur n'est pas le problème. En revanche, sortir de l'invisibilité pour exiger la reconnaissance de droits que les Blancs se refusent à considérer exige courage, confiance et une exaspération qui balayent la peur. Le prix à payer pour une telle insolence sera, nul ne l'ignore, très élevé.

La division entre la NAACP, les chefs des diverses églises, le WPC et l'alliance interracial de la ville est évidente. Afin de la surmonter, Ralph Abernathy propose qu'une organisation commune soit créée. Un nom est choisi : Montgomery Improvement Association (MIA), association pour l'amélioration de Montgomery. (...) Rufus Lewis suggère alors un nom, Martin Luther King Jr., pour prendre la tête de la MIA et par conséquent de la révolte. L'unanimité se forme autour du jeune homme de vingt-cinq ans, dont le doctorat obtenu à

Boston garantit qu'il parlera aux Blancs dans la langue de l'élite, dont l'origine sociale convient à la bourgeoisie noire, en particulier à la direction de la NAACP, mais dont l'engagement public en faveur des petites gens lui assure le soutien des classes populaires de la ville. King n'a jamais eu besoin de prendre le bus, il possède sa propre voiture. Mais lorsqu'il s'adresse aux cuisiniers, cireurs, nourrices, femmes de ménage, jardiniers et autres domestiques de Montgomery, ces derniers sont transportés. Rosa Parks ajoute une raison à ce choix du nom de King : arrivé depuis peu, il n'a pas eu le temps de se faire des ennemis.

Cette responsabilité l'exalte et le leste en même temps. Le boycott, mot qui le gêne, est-il conforme à l'éthique chrétienne dans la mesure où il nuit à autrui ? Même si cet autrui est une compagnie de bus raciste, les fondements de la pensée chrétienne ne sont-ils pas trahis par une telle action ? (...) S'il trouve brièvement une réponse à son questionnement chez Thoreau, ses dilemmes intérieurs ne le quittent qu'à mesure que la résistance de Montgomery se déploie. Il est entraîné par la vague d'une révolte qu'il n'a ni initiée ni suscitée mais qui le constitue autant qu'il la constitue. Happé par le flot de l'histoire en marche, il tente par la réflexion et l'introspection, le questionnement et le doute, de comprendre la place qui peut être la sienne. Tout au long de ces semaines de lutte, l'écriture de ses sermons lui permet de transformer ces événements en pensée, les constituant ainsi en expérience. Mais cette écriture et cette parole ne peuvent rien face à la violence de la réaction des Blancs de Montgomery, qui menacent immédiatement de mort tous les leaders du mouvement et leurs familles, King en premier chef.

Il s'agit donc d'une fonction à haut risque, dont la conséquence première sera la confrontation directe avec la violence. Tous le savent. King pose donc pour unique condition que le mouvement de masse demeure non-violent. Il ne sait pas très bien quels sont les contours empiriques d'un principe pacifique encore assez abstrait pour lui, mais sa certitude est que la lutte armée ou la réponse physique à la violence que subiront les résistants sont promises à l'échec. (...) « Je voudrais vous dire ce soir qu'il ne nous suffit pas de parler d'amour. L'amour est l'un des pivots de la foi chrétienne. Il y a un autre aspect appelé justice. Et la justice est réellement l'amour réfléchi. La justice est l'amour corrigeant ce qui peut travailler contre l'amour ».

King développe pour la première fois en 1956 une des idées fortes que l'on retrouvera dans bien des discours et sermons ultérieurs. Cette société est injuste, il ne faut à aucun prix s'y conformer, s'y habituer, s'y trouver à l'aise. Bien au contraire, il faut y être dans un état permanent de « malconfort » (*maladjusted*). En novembre, alors que le boycott semble s'enliser et que les paroissiens sont exsangues, King revêt une fois encore les habits de saint Paul. (...) Il donne en son église un sermon dominical inspiré qu'il intitule « Lettre de saint Paul aux chrétiens d'Amérique. (...) Il fait mine de s'adresser à tous, mais ce sont les Blancs et les puissants qu'il interpelle. (...) Il livre également une critique farouche d'un système économique dont l'issue est l'exploitation des plus faibles.

« J'observe que vous avez en Amérique un système économique connu sous le nom de capitalisme. Vous avez pu faire des merveilles grâce à ce système économique. Vous êtes devenu le pays le plus riche du monde, et vous avez construit le plus grand système de production que l'histoire ait jamais connu. Tout cela est merveilleux. Mais, Américains, vous courez le danger de faire un usage néfaste de votre capitalisme. Je soutiens toujours que l'argent peut être la racine de tous les maux. Il peut entraîner l'homme à vivre dans un matérialisme grossier. Je crains que beaucoup parmi vous ne soient davantage préoccupés par le fait de gagner leur vie que de se faire une vie. Vous êtes enclins à jauger votre réussite

professionnelle à l'importance de votre salaire et à la taille des jantes de votre voiture, non à la qualité de votre contribution à l'humanité. Les abus du capitalisme peuvent aussi conduire à l'exploitation tragique. Cela s'est si souvent produit dans votre pays. On me dit que 0,1% de la population contrôle plus de 40% de la richesse. Ô Amérique, combien de fois avez-vous pris les faibles ressources des masses pour donner le luxe aux classes dirigeantes ? Si vous voulez être une nation véritablement chrétienne, vous devez résoudre ce problème. (Mais) vous ne pourrez régler ce problème en vous tournant vers le communisme, car il est fondé sur un relativisme éthique et un matérialisme métaphysique qu'aucun chrétien ne peut accepter. Vous pouvez travailler dans le cadre de la démocratie pour parvenir à une meilleure répartition des richesses. Vous pouvez utiliser vos puissantes ressources économiques pour effacer la pauvreté de la surface de la terre. Dieu n'a jamais voulu qu'une poignée de personnes s'ébroue dans une richesse démesurée et superflue, tandis que d'autres survivraient dans une pauvreté abjecte et mortifère. Dieu veut que tous ses enfants disposent de quoi subvenir, et il a laissé suffisamment de surplus dans l'univers pour cela. Donc, je vous appelle à combler le fossé entre la pauvreté abjecte et la richesse superflue. (...) Américains, je dois (également) vous exhorter à vous débarrasser de la ségrégation, sous tous ses aspects. L'universalisme proclamé au cœur même de l'Évangile rend à la fois la théorie et la pratique de la ségrégation moralement injustifiables. La ségrégation est un déni flagrant de l'unité que nous avons tous en Christ. (...) Le ségrégationniste relègue celui qu'il assujettit à l'état de chose plutôt que de l'élever au rang de personne.

Le 5 juin 1956, une cour fédérale proclame, dans une décision dite *Browder vs Gayle*, que la ségrégation dans les bus de Montgomery est inconstitutionnelle, décision confirmée en novembre par la Cour suprême des États-Unis. Il est désormais illégal d'attribuer certains sièges et pas d'autres dans les bus. (...) Treize mois de lutte, 381 jours exactement (...). Les pressions politiques venues de Washington pour sortir de cet embarrassant spectacle en pleine guerre froide sont considérables. (...) La victoire est historique et marque un précédent dont chacun sent qu'il est porteur d'un vent terrible de liberté et de fierté recouvrée. (...) On retrouve douze bâtons de dynamite cachés devant la porte d'entrée de la famille King, miraculeusement désamorçés avant d'avoir été activés. Une autre fois, c'est la croix de feu du Klu Klux Klan, promesse irrévocable de meurtre, qui est plantée dans les parterres fleuris de la famille.

Dans un essai de 1939, sur « la révolution et le Noir », (le marxiste trinitarien C.L.R. James) écrivait pour sa part : « En Amérique, les Noirs se sont révoltés à environ cent cinquante reprises contre l'esclavage ; le seul endroit où ils ne se sont pas révoltés est dans les pages des historiens capitalistes ». (...) King (...) n'est pas moins radical que C.L.R. James lorsqu'il affirme : « Le Ghana a quelque chose à nous enseigner. Il nous enseigne d'abord que l'opprimeur n'accorde jamais volontairement la liberté à l'opprimé. Celui-ci doit se battre pour l'obtenir. La liberté n'est jamais spontanément accordée à personne. Les classes privilégiées ne renoncent jamais à leurs privilèges sans opposer une forte résistance ».

C'est bien davantage en pèlerin qu'en touriste que King découvre l'Inde, même si l'accueil enthousiaste des foules témoigne de sa popularité en terre d'Asie. (...) King conclut que les logiques de classe l'emportent sur toute autre considération, anthropologique, culturelle ou raciale : « La bourgeoisie – blanche, noire ou brune – se comporte à peu près de la même façon partout dans le monde ». Comme aux États-Unis, il ne s'agit pas d'un conflit entre Noirs et Blancs mais entre justice et injustice.

À son retour aux États-Unis, King fait donc ses adieux à la congrégation de Dexter avant de quitter Montgomery pour Atlanta. (...) En cette année 1961, (Baldwin) décrit dans son article « La route dangereuse qui s'ouvre devant Martin Luther King » le charme irrésistible du pasteur et l'héritage qu'il laisse derrière lui avant de le faire prospérer ailleurs : « (...) Nous ne pouvons pas nous contenter de blâmer le Blanc ; il y a des choses que nous devons faire nous-mêmes (...). Il faut l'admettre. Arrêtons de mentir au Blanc : à chaque fois que vous laissez supposer au Blanc que la ségrégation vous va, vous coopérez avec lui dans le mal. »

En quelques mois, près de soixante-dix villes du Sud sont sorties de leur torpeur raciste par des dizaines de milliers d'étudiants de couleur (mais aussi blancs) décidés à faire valoir leurs droits. La révolte, qui se répand comme un feu de broussaille, se fait en dehors de tout contrôle de la SCLC et King est dans un premier temps dépassé par ces jeunes gens refusant l'autorité des anciens et s'emparant pourtant résolument d'un mouvement de rébellion qu'il a appelé de ses vœux. (...) Lorsque les étudiants d'Atlanta se risquent à leur tour à subir les crachats et les insultes, les coups de matraques et les morsures des chiens en occupant les sièges interdits aux Noirs dans les restaurants blancs, ils demandent pourtant le soutien de King.

Un compromis institutionnel est trouvé (...) : une association étudiante, le Student Nonviolent Coordinating Committee (SNCC – se prononce « Snick ») installe ses bureaux à Atlanta, à proximité donc de l'organisation de King, et s'engage sans réserve dans une stratégie non-violente.

C'est en effet une fois encore d'« en bas » que vient le nouveau souffle de la révolte. La grande force de King est alors de se séparer de l'establishment pour soutenir la révolte étudiante.

Le sénateur de New York et candidat à l'investiture démocrate John F. Kennedy invite ainsi le leader noir pendant près d'une heure dans son appartement new-yorkais en juin 1960. (...) Son approche politicienne de cette question – Kennedy lui demandant explicitement de soutenir sa candidature – apparaît en filigrane dans les impressions que rédigera ensuite King : « Kennedy ne mesurait pas à l'époque l'ampleur du problème (...). Il savait que la ségrégation était moralement condamnable et il se sentait sans doute intellectuellement favorable à l'intégration, mais je voyais bien qu'il ne se sentait pas émotionnellement impliqué (...). Il ne connaissait pas beaucoup de Noirs lui-même. Il n'avait jamais vraiment eu connaissance de la plainte profonde du Noir ni de ses aspirations passionnées à la liberté, et tout bonnement parce qu'il ne connaissait pas les Noirs en général, et n'avait pas participé au combat pour les droits civiques. Je sentais qu'il s'agissait chez lui d'un engagement purement intellectuel. »

C'est le Mississippi, État dans lequel moins de 5% de Noirs peuvent voter, qui fournit le nouveau théâtre de la lutte : le SNCC y lance un grand mouvement de *sit-ins* pour mobiliser l'attention sur la nécessaire inscription des Noirs sur les listes électorales. (...) La coalition de jeunes gens qui se mobilise alors dans la ville de McComb refuse d'être dirigée par King. (...) De jeunes dissidents blancs et noirs du SNCC se rendent à Albany depuis Atlanta par le train en occupant les voitures réservées aux Blancs, suscitant leur arrestation. Le but est aussi de provoquer l'engorgement des prisons locales (« jail-in ») et de provoquer une « disruption », un point de rupture dans l'équilibre en place.

Au printemps 1963, King et son équipe s'installent à l'hôtel Galston, dans le quartier noir de Birmingham. (...) La blessure laissée par Albany, où on l'avait accusé de ne pas avoir été solidaire des étudiants en lutte en sortant trop vite de prison, ne lui laisse guère d'alternative. (...) Il quitte son domicile sous les yeux des journalistes et annonce qu'il désobéira à la loi et défilera avec ses camarades. (...) King est saisi brutalement par la ceinture, jeté dans un fourgon et transporté à la prison de la ville. C'est sa treizième incarcération. (...) Il y écrit en effet un texte. « (...) Mes amis, je dois vous dire que nous n'avons pas obtenu le moindre gain dans le domaine des droits civiques sans exercer une pression résolue, légale et non violente. L'Histoire est la longue et tragique illustration du fait que les groupes privilégiés cèdent rarement leurs privilèges sans y être contraints. (...) Nous avons douloureusement appris que la liberté n'est jamais accordée de bon gré par l'opresseur ; elle doit être exigée par l'opprimé. (...) Depuis des années, j'entends ce mot : "Attendez !" (...) Ceux qui n'ont jamais senti le dard brûlant de la ségrégation raciale ont beau jeu de dire : "Attendez !" »

Dès la fin de 1963, King et ses proches envisagent une opération de grande ampleur à Washington. Le président Kennedy et son vice-président, Lyndon Johnson, se sont engagés à faire voter une loi historique mettant fin à la ségrégation. Mais cela suppose bien des tractations avec un Congrès plus que réticent. (...) Maintenir la pression est donc un impératif. (La marche) s'intitulera, de façon éloquent, « Marche pour l'emploi et la liberté ». Les syndicats dissidents de l'AFL-CIO (toujours discriminant malgré l'entrisme forcé de Randolph et les avancées récentes) mèneront le cortège. Pour la première fois, la résistance noire sera véritablement unie dans l'action.

King ne l'ignore pas, mais à la crainte sincère que ses amitiés ne nuisent à l'événement ambitieux qui se prépare s'ajoute un vieux fond bourgeois chez lui. Si chacun s'accorde à lui reconnaître une extraordinaire capacité à parler aux plus humbles, d'égal à égal, sans la moindre arrogance ni fatuité intellectuelle, il préfère néanmoins que le mouvement soit représenté par des intellectuels, à tout le moins des militants éduqués.

Le 28 août 1963, c'est en réalité près de deux cent cinquante mille personnes qui se rassemblent sur le *mall* de Washington (longue bande de verdure allant de la Maison Blanche au mémorial d'Abraham Lincoln, le long de laquelle se trouvent nombre de musées et d'institutions publiques) afin d'obtenir le vote définitif d'une loi sur les droits civiques. (...) Près de soixante-quinze mille Blancs foulent le gazon de la capitale, témoignant de leur soutien à la cause de l'égalité.

« Je fais le rêve qu'un jour sur les collines rouges de Géorgie, les fils des anciens esclaves et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité. (...) Je fais le rêve que mes quatre jeunes enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau mais sur la nature de leur caractère. Je fais aujourd'hui un rêve ! Je fais le rêve qu'un jour au fond de l'Alabama, où les racistes sont des brutes, où le gouverneur a la bouche pleine des mots « interposition » et « nullification » (procédure d'invalidation d'une décision de justice), qu'un jour, là en Alabama, les petits garçons noirs et les petites filles noires pourront se prendre par la main avec les petits garçons blancs et les petites filles blanches comme des frères et sœurs. Je fais aujourd'hui un rêve ! »

Il clôt son discours par la vision œcuménique d'un peuple américain capable de fraternité, par-delà les confessions et les couleurs de peau. (...) Ce moment fut fugace et

sombra vite dans le tourbillon des légendes que l'on réécrit *a posteriori* pour s'absoudre, mais cet épilogue du 28 août 1963 propulse King au rang de figure tutélaire d'une révolution en marche.

Le 22 novembre 1963, King apprend comme le reste du monde l'assassinat du président Kennedy à Dallas. (...) Malgré les promesses faites personnellement à King, dès décembre 1963, par le nouvel occupant du bureau ovale, nul ne sait ce qu'il adviendra du projet de loi. Les parlementaires sudistes sont résolus à le bloquer bec et ongles.

Le 2 juillet 1964, grâce à une mobilisation sans faille de Lyndon Johnson, plus engagé dans la cause des Noirs qu'aucun de ses prédécesseurs, la loi sur les droits civiques est signée après l'accord des deux chambres. (...) Il est désormais formellement contraire à la Constitution des États-Unis de discriminer les Noirs (ou toute autre minorité de couleur ou les femmes) de quelque façon que ce soit dans les institutions publiques et parapubliques et de les traiter de façon inéquitable sur le marché du travail. À la différence de 1865, le Sud ne bénéficiera d'aucune tolérance. Il n'y aura plus de lieux interdits aux Noirs, d'équipes de sport pour les uns et pour les autres, d'emplois publics fermés aux candidats de couleur. (...) Les Blancs sudistes ne pardonneront pas au Parti démocrate nouvelle mouture de les avoir ainsi sanctionnés.

Pour King, une nouvelle dimension de l'égalité doit être atteinte : la justice économique et sociale. (...) Son principal allié, et soutien financier de la SCLC, est Walter Reuther, du syndicat des ouvriers automobiles (UAW), qui l'invite très souvent à s'exprimer devant les travailleurs. Il est également convié aux assemblées générales de l'AFL-CIO, qui tente en ce début de décennie de se défaire de ses pratiques discriminatoires. (...) A quoi sert au noir de pouvoir s'asseoir au comptoir d'un restaurant désormais déségrégué s'il n'a pas les moyens de s'y payer un repas ? explique (King).

Mais (Johnson) doit ménager (du moins le pense-t-il) les « sensibilités » méridionales. Il craint surtout que son adversaire, le républicain Barry Goldwater, ne remporte la présidentielle en raison même de son opposition aux droits des Noirs. (...) La SCLC reste en retrait. Walter Reuther menace de couper le financement de son syndicat aux organisations noires si elles s'opposent à Johnson, la victoire d'un républicain lors du scrutin présidentiel signifiant selon lui un recul sans précédent pour les droits des travailleurs. (...) (King) appelle les militants à accepter la demi-mesure. Lyndon Johnson lui a donné sa parole : une loi sera votée pour remédier à un siècle d'injustice. Jamais le gouvernement fédéral n'a semblé à ce point déterminé et King fait le pari de la confiance. Amers, les jeunes radicaux ne lui pardonneront pas ce qu'ils jugent être la compromission de trop.

Le jeune Stokely Carmichael, figure montante chez les étudiants, devient le représentant de ces militants amers. Ils conspuent le pasteur bourgeois qui s'est selon eux « mis aux ordres des Blancs ». Leur colère à son égard est vécue douloureusement par le dirigeant qui a pensé plusieurs fois mourir dans les allées de Sainte Augustine et dont on vient d'apprendre qu'un attentat était prévu contre lui dans le Mississippi. (...) Des épisodes singuliers de véritable dépression le terrassent parfois. (...) C'est, par un tour ironique du sort, de son lit d'hôpital, en octobre 1964, qu'il apprend par téléphone qu'il vient de recevoir le prix Nobel de la paix.

Malcom X est depuis plusieurs mois en proie à une profonde reconsidération de ses principes idéologiques. (...) Son refus de l'engagement non-violent est ce qui le distingue

irréremédiablement de King et de l'ensemble du mouvement au sud. (...) Jusqu'ici, chacun luttait dans des espaces géographiques bien différents : les ghettos des villes industrielles du Nord pour l'un, le Sud pieux pour l'autre. Mais, en 1965, Malcom X vient – à l'invitation des jeunes du SNCC – porter le fer de la libération nationaliste dans l'Alabama. (...) Il parle désormais d'unité entre les Noirs. Ses convictions sur l'impossible cohabitation entre Noirs et Blancs ne sont plus aussi tranchées et il rejoint King dans l'idée que l'union des faibles peut bouleverser le système. (...) Stratège, il sait comme King le rôle qu'on leur fait jouer à tous les deux : le bon pacifiste contre le sauvage musulman. (...) Lorsque, en février 1965, l'annonce de l'assassinat de Malcom X par des membres de la Nation of Islam parvient au sud, les militants sont sous le choc.

En 1940, seuls 3% des Noirs en âge de voter dans le Sud étaient inscrits sur les listes électorales. Grâce à l'action juridique de la NAACP devant les tribunaux et au militantisme de terrain, ce chiffre atteint près de 25% à la fin des années 1950. Mais la violence et les intimidations continuent de maintenir les trois quarts des citoyens de couleur éloignés des urnes. La crispation blanche est criminelle. Lors de la campagne « L'été de la liberté au Mississippi » lancée par les étudiants du SNCC en 1964, la comptabilité de la violence raciste est éloquente : trente-cinq coups de feu ont été tirés contre les militants, blessant grièvement trois d'entre eux, trente maisons ont été dynamitées, trente-cinq églises brûlées, quatre-vingt personnes passées à tabac et six assassinées. Tel est le prix à payer pour pouvoir voter.

Comme pour Birmingham, le choix des militants se porte sur une ville qui symbolise – à en être une caricature – l'injustice raciale et la brutalité policière. Selma, dans l'Alabama, est depuis des années dans le viseur du mouvement : fief du Ku Klux Klan, la ville de trente mille habitants pourtant à majorité noire ne permet qu'à 2% de ses citoyens de couleur d'être inscrits sur les listes électorales. (...) Le SCLC (Southern Christian Leadership Conference) lance sa campagne de protestation à Selma en janvier 1965.

C'est une procession populaire de plus de cinq cents âmes, sans chef et silencieuse, qui s'avance, déterminée à couvrir les 86 kilomètres qui la séparent de Montgomery. (...) La foule massée à proximité arbore des drapeaux conférés mais abrite également nombre de journalistes et de caméras de télévision. C'est donc aux yeux du monde que (le shérif) Clark donne l'ordre de charger ; les troupes équestres fondent sur les manifestants, les rouant de coups de matraques alors que les gaz lacrymogènes vomitifs asphyxient femmes et enfants. (...) Clark qui hurle : « Choquez ces bons dieux de nègres ! Et les nègres blancs aussi ! ».

Le juge fédéral tient parole et autorise la semaine suivante la tenue d'une marche, reconnaissant l'usage abusif et injustifié de la violence par le shérif Clark lors du « dimanche sanglant ». (...) Près de deux mille membres de la police de l'Alabama sont réquisitionnés et des milliers de soldats présents sur les bases militaires de la région (dont des motards et des pilotes d'hélicoptère) sont requis.

« Avant la Guerre civile, on peut dire que le Blanc a donné Jésus aux Noirs ; après, l'aristocratie blanche a donné au pauvre blanc Jim Crow. Quand le ventre de ce dernier criait famine et que ses poches étaient vides, il pouvait se rassasier avec cet oiseau psychologique qui lui susurre que quelle que soit sa déchéance il reste un homme blanc ».

Les images de Selma ont profondément choqué l'opinion publique, d'autant plus que l'on apprend qu'au soir même de la marche victorieuse jusqu'à Montgomery une sympathisante blanche du nom de Villa Liuzzo a été sauvagement assassinée par quatre



miliciens du Klan. (...) La campagne de Selma à Montgomery aura fait trois victimes, Jimmy Lee Jackson, le pasteur James Reeb et Villa Liuzzo. Un Noir et deux Blancs. Le Congrès des États-Unis est retourné et, dans les premiers jours d'août, un accord bipartisan est trouvé : républicains et démocrates du Nord l'emportent sur les sudistes et la loi est adoptée. Le 6 août 1965, Lyndon Johnson signe la Voting Rights Bill, loi qui interdit sous peine de sanctions toute machination politique, ruse malveillante ou chinoiserie administrative visant à empêcher les Noirs de voter.

Cinq jours après la signature mémorable, la révolte meurtrière du ghetto de Watts, bien loin de l'Alabama, balaye les espoirs de réconciliation nationale.

### Troisième partie

---

#### Le chemin de croix d'un radical

Sous la houlette de son maire démocrate Richard Daley, Chicago possède en effet un système institutionnel bien rôdé et implacable, fait d'élus, de banques, de services municipaux chargés du logement et d'agences immobilières, qui s'assure de maintenir les Noirs dans les enclaves urbaines déliquescents et misérables. Ils y sont la proie des usuriers et des policiers racistes. Le chômage et les emplois sous-payés ajoutent à l'exploitation et à la colère des ghettos qui, King en est très vite convaincu, menace de dégénérer. (...) Les murs invisibles du ghetto ont été créés par la société blanche, par ceux qui ont le pouvoir, pour enfermer ceux qui n'ont aucun pouvoir et reproduire leur absence de pouvoir », écrit Clark.

En août 1965 (...) le quartier de Watts explose, à la suite d'une bavure policière sur un jeune Noir. La colère des habitants se traduit par six jours d'émeutes et d'incendies, 34 morts, 900 blessés et plus de 3500 arrestations. Les blindés de l'armée sont envoyés sur place dans une atmosphère de guerre civile. (...) Les journalistes déclinent les poncifs de la pauvreté urbaine et frôlent la caricature raciste : les Noirs sont de plus en plus représentés et perçus comme « pathologiquement » inadaptés à la vie sociale et foncièrement ingrats après les avancées historiques accordées par Lyndon Johnson.

King ne perçoit pas, alors qu'il cherche à discuter avec les jeunes révoltés de la ville, qu'il incarne lui aussi la bourgeoisie paternaliste dont ils se sentent méprisés. Ses appels à la non-violence et à la discipline collective n'ont guère d'écho. Lorsque le pasteur, interloqué, entend un jeune garçon pérorer « Nous avons gagné ! », et lui demande comment trente-quatre morts pouvaient constituer une victoire, la réponse est un cinglant désaveu : « Parce que là, on nous a entendus ! » (...) Malgré sa compréhension des mécanismes de l'humiliation économique et sociale qui les ont menés à de tels actes, quelque chose lui échappe : ce désespoir sourd et résigné des ghettos. (...) L'un d'eux l'invectivant avec hargne : « Nous n'avons que faire de vos rêves, on a besoin d'emplois ! »

Visiblement, King comprend avec amertume que, pour ce qui est du Nord, ni les progressistes ni le gouvernement démocrate ne semblent prêts à s'investir pour l'égalité raciale *réelle*. L'Etat lui apparaît non plus comme un recours mais comme un complice de la domination des puissants. « Le ghetto n'est ainsi pas différent d'une colonie intérieure dont l'objet est de dominer politiquement ses habitants, de les exploiter économiquement, de les ségréger et de les humilier à chaque occasion ». (...) Désormais entièrement libre de dénoncer les structures mêmes de l'Amérique (il croit de moins en moins en Lyndon Johnson), il adopte publiquement un discours aux accents socialistes, dénonçant l'oppression de classe qui est

tapie sous le racisme et la discrimination. Il parle de la révolution sociale à mener pour que les inégalités cessent de ronger le corps social et de nourrir le racisme.

Des processus de contournement se mettent en place à la faveur d'un marché de l'immobilier qui sait jouer de la crainte des travailleurs blancs de voir s'installer des Noirs dans le voisinage. Comme pour le droit de vote dans le Sud, c'est par une série de manigances et de pratiques occultes qu'agences immobilières, banques et propriétaires s'assurent qu'aucune mixité sociale ne s'instaure à Chicago. (...) Ironiquement, ce n'est que par son assassinat qu'il parviendra, *post mortem*, à obtenir de Lyndon Johnson le vote d'une loi résolument contraignante sur la justice dans l'accès au logement. (...) A bien des égards, la campagne de Chicago est donc un échec personnel pour King. Cela explique sans doute qu'il soit terrassé par un nouvel épisode de fièvre mélancolique qui le cloue au lit pendant deux jours. D'autres émeutes urbaines ont enflammé Cleveland, Milwaukee, Atlanta et plus d'une trentaine d'autres villes en ce seul été 1966.

Même chez les sympathisants traditionnels du mouvement des droits civiques, King apparaît comme un provocateur, qui suscite la violence blanche au nord en allant piétiner leurs plates-bandes. Il a incontestablement sous-estimé la tolérance des bien-pensants vis-à-vis de ce que l'on nomme de plus en plus dans la presse la « réaction blanche » (« white backlash ») des catégories populaires crispées sur leur identité raciale et qui se sentent viscéralement menacées par les politiques d'égalité raciale. En réalité, c'est dès les premières avancées de la cause noire que les Américains blancs, en particulier les immigrants d'Europe, ont exprimé leurs réserves plus ou moins feutrées devant la perturbation du *statu quo*. (...) La mixité raciale dans les banlieues pavillonnaires est un pas par trop radical pour la gauche nordiste. (...) Lorsqu'il analyse avec quelques mois de recul les leçons à tirer de Chicago, ce qui s'impose à King est la prise de conscience que même les Blancs les plus progressistes, ceux du Nord, ne sont pas prêts à aller au-delà du vote.

Malgré la récession d'une grande partie de la jeunesse noire qui embrasse la rhétorique nationaliste, il refuse jusqu'à son dernier souffle de transiger sur ses principes philosophiques : « S'il ne reste qu'un homme pour défendre la non-violence, alors je serai celui-là », affirme l'homme blessé qui ajoute : « La violence a toujours été étroitement liée au matérialisme, elle fait sa misère autant que sa grandeur. C'est précisément le modèle dont je ne veux pas dans la civilisation moderne. » Sa solitude est sans précédent.

À un journaliste, il confie au début 1967 : « J'ai longtemps cru dans l'approche réformiste dans le cadre des institutions en place... mais je suis aujourd'hui convaincu qu'il faut à ce pays une redistribution radicale du pouvoir politique et économique. » Analysant la crispation raciale des classes populaires blanches, il déplore que ces « victimes indirectes du système esclavagiste » se solidarisent avec les capitalistes blancs plutôt qu'avec leurs frères d'oppression de couleur.

La guerre du Vietnam gronde et King refuse de rester silencieux devant les crimes de l'Amérique. Fin 1966, éreinté, le pasteur qui fume et boit plus que de raison et ne dort que quelques heures par nuit entre à l'hôpital pour un check-up de routine. Les médecins lui imposent de prendre du repos et il décide en janvier 1967 de partir un mois en Jamaïque afin de souffler mais aussi d'écrire l'essai auquel il veut se consacrer depuis longtemps. Il l'intitule *Where Do We Go from here ?* (« Quelle est la prochaine étape ? ») afin de bien souligner que la première phase de la lutte, celle des droits civiques, est close mais qu'une nouvelle libération reste à arracher, l'égalité économique, et qu'elle ne saurait être obtenue

sans un nouvel engagement des insurgés à la non-violence. (...) Si mettre fin à la ségrégation n'avait pas coûté un centime, le prix de l'égalité réelle coûterait des millions de dollars à une Amérique guère encline à payer.

C'est Lyndon Johnson qui a déployé les premières troupes au sol vietnamien, le 8 mars 1965. (...) Pour les grandes organisations noires, il est (...) hors de question de se prononcer contre la guerre, sujet qu'ils voient comme parfaitement étranger à leur combat et, plus encore, dont ils connaissent la charge polémique et l'enjeu politique : s'attaquer à la politique étrangère de Lyndon Johnson, le seul président à avoir fait valoir leur cause, serait selon eux stratégiquement suicidaire.

Publiquement, (King) reste prudent, d'autant que le financement de la SCLC est en chute libre. Cette dernière affirme d'ailleurs officiellement sa neutralité sur la question de la guerre, déjugant son président, qui se range à leur discrétion. (...) King ne cloue Johnson au pilori qu'en privé mais s'inquiète publiquement que la guerre du Vietnam prive le pays de ses ressources budgétaires domestiques et que les politiques sociales en soient les premières victimes. (...) Il s'indigne que le pays « dépense 500 dollars pour chaque Vietnamien tué et à peine 53 pour chacun de ses pauvres ».

Son plus grand discours sur le sujet se déroule là où il est le plus chez lui, dans l'enceinte d'une église, celle de Riverside à Harlem. (...) Il appuie (...) son appel sur une description alternative de la guerre, non pas telle que les médias américains la relatent mais du point de vue des Vietnamiens bombardés que l'Amérique prétend « libérer ». Il offre une contre-histoire, « par en bas », par les vaincus, les occupés, les « ennemis ».

Dans son essai *Where Do We Go from here ?*, il donne des chiffres précis pour étayer son réquisitoire : proportionnellement deux fois plus de Noirs que de Blancs sont tués au combat. Alors qu'ils ne représentent que 13% de la population totale en 1967, ils constituent 28% des forces envoyées au front. Plus stupéfiante encore est l'inégalité face à la conscription : alors que seuls 31% de Blancs sont susceptibles d'être appelés le sont finalement, près de 70% des Noirs sont eux envoyés au combat. Sur place, ces soldats de couleur trouvent par ailleurs un environnement largement marqué par Jim Crow.

À Riverside, il évoque l'impossible tâche qui est la sienne. (...) Nous avons créé le communisme, ose-t-il, qui n'est qu'une révolte contre les échecs du capitalisme. (...) « Je suis convaincu que si nous voulons nous placer du bon côté de la révolution mondiale, nous devons en tant que nation effectuer un changement radical de nos valeurs. Nous devons commencer par passer d'une société orientée sur la chose à une société orientée sur la personne. Lorsque les machines et les ordinateurs, le profit et les droits de propriété, sont considérés comme étant plus importants que les personnes, les triplets géants que sont le racisme, le matérialisme extrême et le militarisme sont impossibles à vaincre. (...) Une nation qui continue année après année à dépenser plus d'argent pour la défense militaire que pour les programmes de mieux-être social marche vers la mort spirituelle (...). C'est la triste réalité qu'à cause du confort, de la complaisance, d'une peur morbide du communisme, et de notre tendance à nous ajuster à l'injustice, les nations occidentales qui ont tant provoqué l'esprit révolutionnaire du monde moderne sont maintenant devenues réactionnaires. Cela en a amené beaucoup à croire que seul le marxisme possède un esprit révolutionnaire. Le communisme serait donc un réquisitoire contre notre échec à rendre la démocratie réelle et à poursuivre les révolutions que nous avons commencées. Notre seul espoir aujourd'hui est notre habilité à

reconquérir l'esprit révolutionnaire et à déclarer dans un monde parfois hostile notre hostilité éternelle à la pauvreté, au racisme et au matérialisme. »

King envisage une grande marche des pauvres sur Washington, où ils s'établiraient à la façon de Communistes américains et pourraient faire entendre leurs doléances afin d'engager le pays sur la voie de la social-démocratie. (...) Des penseurs et militants tels que l'économiste suédois Gunnar Myrdal et les Américains Michael Harrington, militant socialiste, et John Kenneth Galbraith (économiste progressiste) l'ont aidé à charpenter son analyse de la réforme sociale. (...) Il pense qu'une démocratie rétablie pourra assurer la justice sociale. L'État doit donc jouer un rôle radical, celui de redistribuer les richesses. (...) King soutient que l'Amérique gagnerait à évoluer vers une social-démocratie, prenant modèle sur le New Deal et l'Europe, afin d'assurer non pas seulement l'égalité des chances mais aussi l'égalité des conditions.

À partir de la pensée du suédois, King avance sur le chemin d'une troisième voie : « (...) Le communisme réduit les hommes à n'être qu'un rouage dans l'appareil de l'État (...) Ni le capitalisme traditionnel ni le communisme ne détiennent la vérité (... Le capitalisme nie ce qu'il y a de vrai dans le collectivisme et le communisme ne voit pas la valeur de l'individu. Le capitalisme ne saisit pas le caractère social de la vie et le communisme n'en comprend pas le caractère personnel. Pour qu'une société soit juste et bonne (...) elle doit être une démocratie socialement lucide en qui se réconcilient les deux vérités ».

King ironise sur ce pays où tout le monde reçoit des aides de l'État mais dans lequel on parle d'« assistanat » quand ce sont les pauvres noirs qui en bénéficient et de « subventions » quand il s'agit des riches blancs. Le problème, résume-t-il avec esprit, est « que nous avons un système socialiste pour les riches et le capitalisme sauvage pour les pauvres ! ». Même parmi l'élite noire, son argumentation ne convainc pas. (...) Wilkins (président de la NAACP) révèle ainsi la profonde discorde de classe entre les militants des droits civiques, au sein desquels une élite noire est désormais parvenue à trouver sa place au sein de la société américaine se sent désormais, comme King s'en désole dans son dernier essai, « plus à l'aise avec l'élite blanche qu'avec ses frères du ghetto ».

Il n'y a néanmoins rien d'anarchiste dans le projet ultime de King qui, certes, envisage dans un premier temps de bloquer les axes de circulation à Washington, de boycotter les commerces de la ville et de harceler quotidiennement les élus, mais qui continue d'espérer l'intervention de l'État. Seule la puissance publique, soumise à la pression de la démocratie directe, peut selon lui garantir les libertés individuelles et obliger les institutions corrompues à se refonder.

Au New York Times il lance, mi-provocateur, mi-mesuré : « D'une certaine façon, oui, vous pouvez dire que nous sommes engagés dans la lutte des classes. » Dans son dernier discours devant la SCLC, le désobéissant en chef ne feint pas d'ignorer l'adversité à venir : « Il est temps que les groupes privilégiés lâchent un peu de leurs millions : cela n'a rien coûté de déségréguer le Sud ou de nous donner le droit de vote ; maintenant, c'est différent (...). Quand on commence à se demander pourquoi il y a quarante millions de pauvres dans ce pays, on en vient à d'autres questions sur la répartition des richesses : qui possède le pétrole ? Qui possède le minerai de fer ? »

Des tribus indiennes rejoignent la Campagne des pauvres, apportant leurs propres revendications sur le droit à pêcher et à disposer de la terre. Tous réclament la justice. C'est

donc une armée interracial non violente mais déterminée à être entendue qui, King le clame (...) partira de huit régions différentes pour se rendre (...) à Washington le 22 avril 1968. (...) A Washington, la lutte prendra une nouvelle dimension et les travailleurs du secteur tertiaire (la restauration, le secteur du nettoyage, le service à la personne, la santé, etc.) souvent privés de droits sont pour King une catégorie potentiellement révolutionnaire. (...) Si King ne veut pas renverser les structures étatiques en place et, de cette *tabula rasa*, bâtir un gouvernement du peuple, il entend « changer le monde sans prendre le pouvoir » mais en redistribuant celui-ci selon un principe d'équité.

« Le grand drame, c'est que le christianisme n'a pas su voir qu'il avait perdu l'initiative de la révolution. Vous n'avez pas besoin d'aller vers Karl Marx pour apprendre à être révolutionnaire. Je n'ai pas puisé mon inspiration chez Karl Marx, je l'ai puisée chez un homme appelé Jésus, un saint galiléen, qui a consacré sa vie à guérir les cœurs brisés (...). Nous pouvons changer le monde et nous pouvons changer notre nation. »

Memphis. Alors qu'il regarde depuis le balcon si leurs autres amis sont arrivés, un coup de feu retentit. King s'effondre. (...) Martin Luther King décède (...) le 4 avril 1968. Il avait trente-neuf ans. Les médecins qui réalisent l'autopsie révèlent qu'il a alors l'état physique d'un homme de soixante-cinq ans.

En 1999, un tribunal civil de Memphis a conclu (...) que le pasteur avait bel et bien été victime d'une conspiration, impliquant peut-être le gouvernement lui-même. (...) L'annonce de sa mort jette instantanément le pays dans le chaos. Des dizaines de milliers de Noirs américains mettent le feu à leurs quartiers, désireux de réduire en cendres la Babylone qui leur a pris celui-là même qui voulait la sauver. (...) Ni sa béatification officielle, ni sa diabolisation, qu'elle aura suivie de près, n'auront raison de sa voix imprécatrice, celle d'un « tambour-major », pour la dignité inaliénable de l'homme.

## Épilogue

---

Après dix jours d'état d'urgence et l'ordre martial, 39 personnes sont mortes, près de 3000 blessées et plus de 20 000 arrêtées.

Il était, souffle le vieil homme (pasteur Benjamin Mays), au-dessus des catégories de race, de nation, de classe ou de culture... Benjamin Mays rappelle que King fut emprisonné à trente reprises, qu'il fut menacé, poignardé, molesté, insulté, trahi et raillé. Mais aujourd'hui, le vieil homme supplie que l'on se souvienne de son rejet inconditionnel de la violence : si sa mort peut être rédemptrice, les émeutes causeraient la perte de son combat.

De fait, le militantisme noir ne sera plus jamais le même et la non-violence sera remise comme une idée antique, dépassée, voire absurde.

La pauvreté est, par une sue de l'esprit, fallacieusement présentée dans la presse comme « un problème noir », irréductible et culturel. (...) Avec Nixon, redistribution, ressentiment racial et oisiveté sont subitement confondus.

La « Charte des droits économiques » tant réclamée par King est la priorité de ses héritiers. (...) Mais le mot d'ordre ensuite brandi marque une rupture fondamentale vis-à-vis de la stratégie de désobéissance civile du pasteur : on s'accorde pour prendre le pouvoir par

les urnes, en se présentant à tous les échelons du processus électoral. Le militantisme doit se muer en entrisme institutionnel. King, lui, s'était toujours refusé à sacrifier l'action de terrain.

Les gains obtenus par le mouvement des droits civiques guidé par King sont considérables. Les Noirs ont désormais leur place et leur mot à dire dans le contrat social américain. Ils étaient gouvernés, ils sont désormais représentés. La fin de la privation du droit de vote et de l'apartheid social dans le sud du pays est un acquis incommensurable. Les pratiques criminelles tolérées jusqu'au milieu des années 1960 n'auraient jamais été combattues sans la mobilisation non-violente des militants. La mixité raciale imposée en milieu scolaire par la loi arrachée en 1954 a sensiblement amélioré les performances scolaires des enfants noirs et facilité leur ascension sociale. En 1967, 30% des enfants noirs quittaient l'école avant la fin du lycée ; ils ne sont plus que 7% en 2011. Dans les États méridionaux, c'est une redéfinition intégrale de la vie politique qui s'impose après 1965, des mairies aux assemblées d'État, des comtés aux agences publiques. Les Noirs votent et sont élus. Ils s'assurent, avec l'appui de l'État fédéral, que la loi soit respectée et appliquée.

L'accession aux bureaux de vote de millions de Noirs jusqu'alors privés de leurs voix a profondément redessiné la vie politique, économique et sociale du pays. Dans le Mississippi, par exemple, le nombre d'Afro-Américains inscrits sur les listes est passé de 8% en 1960 à 70% en 1970. Or, partout où leur participation électorale a augmenté, les salaires des travailleurs de couleur ont fait de même et les transferts publics se sont significativement accrus, les nouveaux élus, surtout s'ils sont noirs eux-mêmes, exigeant davantage pour l'éducation et l'emploi. Justement, le nombre de maires, de gouverneurs et de parlementaires noirs s'envole dès les années 1960. En 1967, Carl Stokes devenait le premier maire de couleur à la tête d'une grande métropole, qui plus est à majorité blanche, en prenant la mairie de Cleveland. Des dizaines de villes suivront, de Newark à Detroit, en passant par Atlanta, la ville de King, puis, en 1975, la capitale elle-même. Il n'y avait qu'un parlementaire noir en 1963, ils sont plus de quarante à la fin des années 1990.

Les lois visant à mettre fin à la discrimination sur le marché de l'emploi ont par ailleurs produit de réelles avancées et, si les travailleurs noirs ont été violemment frappés par la crise, l'amélioration relative de leur niveau de vie est indéniable. Leur espérance de vie a entièrement rattrapé celle des Blancs et le nombre d'Afro-Américains accédant à l'université a triplé entre 1940 et 1970. La mise en place des mesures compensatoires dites « Affirmative Action », voulues par Lyndon Johnson, a ouvert les portes de l'enseignement supérieur et de secteurs économiques jusqu'alors fermés à un nombre significatif de gens de couleur. Une classe moyenne noire s'est ainsi épanouie au sud comme au nord, permettant au salaire médian de l'Amérique noire d'augmenter de 22 000 dollars par an à près du double aujourd'hui. Le taux de pauvreté qui était de 40% dans la population noire est tombé à 27% et la pauvreté infantile a chuté de 70% à 40%. Un tiers du monde noir américain est aujourd'hui constitué d'une bourgeoisie établie, possédant son pavillon dans une banlieue paisible.

Au moment où King se lançait dans le boycott des bus de Montgomery, 44% des Blancs américains affirmaient qu'ils déménageraient si un Noir s'installait dans le voisinage. Ils sont 1% aujourd'hui.

Pourtant, un double grand écart assombrit ces immenses progrès : de façon stupéfiante, l'écart entre les Blancs et les Noirs pour chacun de ces indicateurs est demeuré le même (le chômage est toujours du double pour les Noirs, tout comme le salaire moyen, la richesse moyenne ou le taux de diplômés du supérieur). La fraternité réelle, incarnée, à laquelle King a

œuvré est plus que jamais fictive au regard de deux faits qu'il jugerait accablants : alors que les unions mixtes pour les autres minorités sont substantielles, le taux de mariages entre Noirs et Blancs, qui était de moins de 1% en 1970, représente moins de 12% en 2008. Peut-être plus significatif encore, les trois quarts des élèves noirs aujourd'hui sont scolarisés dans des établissements exclusivement noirs. La mixité scolaire, obtenue de haute lutte, ne cesse de reculer et l'on parle aujourd'hui d'une ségrégation douce, sans violence peut-être mais qui condamne toute une génération à grandir sans contact avec l'autre.

King est célébré par l'Amérique rassemblée et absoute de ses crimes passés. Quoi de plus glorieux dans l'histoire nationale que cet homme mort en martyr pour révéler la fraternité des hommes et la bonté fondamentale de l'Amérique ? La vie de King est devenue un conte pour enfants, la chronique d'une rédemption nationale ouverte par Abraham Lincoln et refermée par le discours de 1963, « Je fais un rêve ». Ce souvenir-écran oblitère la réalité même de cet événement, une mobilisation syndicale massive organisée par des socialistes pour réclamer des emplois décents, des investissements publics et de meilleurs salaires. (...) La légende du « grand homme » permet de taire le rôle de ses prédécesseurs, socialistes et communistes, d'effacer la contribution essentielle des dissidents du SNCC, sans lesquels la révolution n'aurait pas eu lieu, et d'établir une opposition binaire entre le bon pasteur Martin et le diabolique Malcom X. (...) L'amnésie qui efface les revendications radicales de King permet la réconciliation d'un pays terrifié par la perspective de la division et qui préfère ignorer – King l'a pourtant martelé – que les inégalités le rongent.